

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10^e — Téléphone : BOTzaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

La nouvelle Commission Administrative

Le Congrès a élu à l'unanimité moins 1 voix contre et 6 abstentions la nouvelle commission administrative, ainsi composée :

Faucier, Frémont, Brière, Cam, Scheck, Barzangette, Pétron, Mahé, Ringeas, Caudry, Henri Guérin, André, Vintrière, Doutreau, Rollet.

Comment l'expérience des 20 dernières années a franché la controverse entre marxistes et anarchistes

Beaucoup de révolutionnaires sincères croyaient qu'à la suite de la révolution espagnole, la bureaucratie stalinienne — qui depuis l'avènement d'Hitler au pouvoir avait convié les masses ouvrières à se ranger ouvertement du côté des puissances capitalistes partisans du *status quo* sorti du traité de Versailles — allait tabler à nouveau sur la révolution mondiale et défaire sa politique de trahison.

Il n'en fut rien !

Pour souligner sa ferme volonté de poursuivre la liquidation de la révolution prolétarienne, Staline fit exécuter sous divers prétextes, les leaders bolchevistes susceptibles d'exploiter les événements espagnols pour le déplacer du pouvoir.

Ainsi, par contre-coup, la révolution espagnole renforça la politique antiouvrière du Komintern. En France les masses ouvrières suivent avec beaucoup de sympathie, le développement du drame ibérique.

Le rôle du P.C. consiste, surtout, à détourner le prolétariat de l'aide effective et directe qu'il est susceptible d'apporter au prolétariat ibérique.

Le réveil du mouvement anarchiste inquiète la bureaucratie stalinienne.

Après avoir traité avec mépris les anarchistes, il y a un an, en appliquant le fameux principe de la conspiration du silence, le P. C. s'est vu obligé d'en parler... en termes injurieux dignes de Basile et des agents de la tour poinçonnée. Des bureaucraties trop zélées ont même essayé d'interdire la vente du *Lib* devant les usines et dans certaines localités de la banlieue.

Le plus savoureux de l'histoire, c'est que nous avons vu les gens, qui ne se cachent pas de collaborer tant avec le 2^e Bureau qu'avec la police, nous accuser d'être au service du patronat dont d'ailleurs ils fréquentent chaque jour les représentants les plus qualifiés.

Mais si, les représentants du P.C. ont la particularité de considérer leurs adhérents comme des idiots de village, cela ne les empêche pas de se rendre compte que la masse ouvrière, se refuse de considérer les militants anarchistes comme des suspects.

Les militants anarchistes, toujours dévoués à la cause des travailleurs, sont victimes des persécutions patronales et la masse ouvrière se refuse à croire que les patrons s'amuseront à chasser des usines leurs propres agents. Les calomnies des permanents communistes se retournent ainsi contre eux-mêmes.

Ce sont tous ces débâcles qui ont obligé la bureaucratie stalinienne à quitter les sommets olympiques du mépris et à esquisser quelque chose comme une discussion doctrinale avec les maudits anars.

En effet, la succursale du trust Willy Münzenberg, rue Monsieur-le-Prince, a tout récemment édité *L'Anarchisme en Russie*, d'Emilien Iaroslavsky.

Mais ne discute pas qui veut !

Depuis que les dirigeants marxistes ont exercé le pouvoir, tant dans les pays capitalistes qu'en U.R.S.S., bon nombre d'entre eux sont définitivement intégrés au sein des classes privilégiées et se confondent avec les exploiteurs des travailleurs.

Discuter avec eux ?

Chercher à tirer les enseignements qui s'imposent à la suite des expériences dont ils étaient les acteurs et, surtout les fossoyeurs ?

Ils trouvent suffisamment de « textes » non seulement pour justifier leur politique qui a livré le prolétariat austro-allemand et italien au fascisme, mais aussi pour défendre leur position d'exploiteurs. Ils parlent avec mépris des « utopistes » qui veulent instaurer une société égalitaire... en France. En Russie, Staline envoie au poste ces rêveurs qui n'ont rien compris du socialisme.

Iaroslavsky, ancien ouvrier, ancien prisonnier politique, appartient à la catégorie des innombrables parvenus qui, à la faveur de la révolution d'Octobre, se sont hissés au pouvoir et exploitent, maintenant, les travailleurs russes, avec la même férocité, que n'importe quel Renault, Gignoux ou Henry Ford.

CHARLES ROBERT.

(Voir la suite en 4^e page.)

Un beau congrès

Il était facile de prévoir que le Congrès de l'Union anarchiste obtiendrait un succès inaccoutumé. En effet depuis bien longtemps, aucun congrès n'avait réuni un tel nombre de délégués : plus de cent vingt, représentant près de 80 groupes.

Un autre fait particulièrement remarquable et encourageant c'est l'importance de la représentation des groupes de province. C'est la preuve de la décentralisation de notre mouvement et le signe indéniable de la reprise d'influence de nos idées dans les provinces.

En dehors du développement matériel de la propagande anarchiste, il y a lieu de souligner le succès moral de ce congrès. Dans l'ensemble les délégués s'efforcent de situer les débats, abondants et divers, sur un plan élevé et hors des considérations secondaires.

Il sortira de ce congrès que les militants anarchistes français, conscients des tâches importantes qui les attendent, se sont affirmés avec force pour une action positive et pratique.

Le débat sur les groupes d'usines a fait apparaître l'urgence de mettre au point la structure détaillée de l'Union anarchiste.

La crise de croissance que nous traversons doit nous inciter à la prudence et la motion sur l'organisation, votée à la quasi-unanimité, indique bien le sens général qui est à donner à la structure de notre Union anarchiste.

Beaucoup d'éléments jeunes et neufs, pleins d'ardeur et de combativité, sont venus vers nous et d'autres de plus en plus nombreux, à qui les trahisons des partis dits révolutionnaires dessillent les yeux, viendront les rejoindre.

Il y aura lieu d'accélérer l'assimilation anarchiste de toutes ces forces prêtes à s'employer à fond pour la propagation de nos idées, mais que parfois les survivances bolchevistes ou autres

troublent sur certains points. Nous ne pouvons, à ce propos, qu'inciter fortement, de la façon la plus amicale, nos jeunes camarades à s'impliquer de nos idées et de notre philosophie anarchiste, en étudiant de très près et à leurs sources mêmes les bases de nos doctrines.

Dans l'Union anarchiste, il y a place pour toutes les bonnes volontés. Chacun peut y trouver une tâche à sa mesure et conforme à son orientation spirituelle.

Il n'y a pas chez nous, il ne doit pas y avoir, cette rigidité apparente qu'on trouve dans les partis politiques sur les notions abstraites de majorité et de minorité. Nous disons notions *abstraites*, car bien souvent le partage des votes se fait plus en fonction de considérations subalternes, que sur les principes mêmes mis en délibération.

Chez les anarchistes l'esprit d'unité l'emporte sur l'esprit de secte.

Ainsi si nous prenons un exemple concret, le débat sur la solidarité envers nos frères d'Espagne, on voit que les deux motions qui s'affrontaient proclamaient l'une et l'autre de renouveler la pleine solidarité aux combattants espagnols anarchistes et non-anarchistes. La

thèse qui l'a emporté en fin de compte, c'est que l'heure est trop grave pour ceux qui se battent pour que les anarchistes français, sollicitent d'appuyer de toutes leurs forces leurs frères d'Espagne, donnent le pas à la critique sur l'aide chaque jour plus intense que nous leur devons.

Enfin, le congrès a aussi tenu à réaffirmer d'une façon précise et catégorique, l'opposition constante des anarchistes de ce pays à toute guerre quelle qu'elle soit, fût-elle même déclenchée sous le prétexte de servir la cause du peuple espagnol.

Notre combat c'est la lutte révolutionnaire. C'est en ce sens que nous apportons toutes nos forces à l'appui qu'attendent de nous les anarchistes espagnols.

En résumé le congrès de l'Union anarchiste de 1937 a bien situé toutes ces positions. Il a délimité exactement notre champ d'activité actuel. Il a aussi été, répétons-le, un témoignage de notre force sans cesse croissante. Il a bien travaillé.

Des tâches gigantesques nous appellent. A l'œuvre, donc.

Le congrès de l'Union Anarchiste s'est prononcé :

Tout pour soutenir la révolution espagnole !
Tout, sauf le piège de la guerre antifasciste.
Solidarité totale avec la C.N.T.-F.A.I.

Les larrons de l'internationalisme !

Nous avons connu pendant toutes les années d'après guerre une opposition au pacifisme, sinon puissante, du moins très bruyante dirigée par les communistes.

Non seulement les patriotes professionnels députés de droite ou militaires de carrière étaient traités d'ennemis de la classe ouvrière mais encore les socialistes étaient combattus, parce qu'ils prêchaient l'union sacrée avec les « affameurs ».

Il est vrai que parallèlement à la lutte menée contre l'impérialisme français, les communistes faisaient ressortir la « supériorité du régime bolchévique », et se servaient de l'exemple soviétique pour appeler aux ouvriers l'espoir d'un monde nouveau et d'une « patrie » nouvelle.

A cette époque, les défenseurs de la Russie n'apportaient pas contre le nationalisme des arguments sentimentaux, mais des preuves matérielles pour inciter la classe ouvrière de chaque pays à la lutte contre son propre impérialisme.

Où est-il le temps « des esclaves coloniaux mourant d'épuisement dans les mines et le textile, dans les rizières d'Indochine, dans les fabriques de la plus grande France » ?

« Le masque libéral de la démocratie ne sert qu'à couvrir la dictature bourgeoise et la répression la plus dure. La liberté n'existe que pour les banquiers et les politiciens escrocs », écrivait à cette époque le parti communiste.

Ô est l'époque de la lutte pour l'indépendance des peuples coloniaux et contre la guerre impérialiste organisée par l'impérialisme français sous le manteau « pacifiste » (sic) de la S.D.N. et des chefs socialistes.

Les assassinats de Metlaoui, Tunis et Meknès permettent donc aux communistes d'hier de prétendre qu'il n'y a plus dans les colonies une exploitation honnête, que ce sont des espions hitlériens ou autres fascistes qui obligent les colons français à payer un salaire de famine aux malheureux esclaves indigènes ?

Quel s'est-il donc produit depuis l'époque où ces mêmes chefs de la « classe ouvrière » se rendaient dans les colonies pour inciter à la révolte les indigènes affamés. Pourquoi donc accusent-ils aujourd'hui « les diviseurs de la classe ouvrière » de ces mêmes crimes ?

Le pacte franco-soviétique a bouleversé toute l'ancienne propagande antinationaliste de nos Staliniens. Est-il utile de rappeler toutes les protestations à la signature de cet accord ? Les garanties réclamées à la section française de la Troisième Internationale ?

C'est alors que les communistes donnent des leçons de patriotisme à tous ceux qui depuis longtemps se revendent de la défense de la France. N'autrions-nous pas trois frontières à défendre si Franco était triomphant en Espagne ? Sous ce prétexte, on prétendait d'une part nous allier à nos exploiteurs pour la défense de la « démocratie » espagnole, « masque libéral servant à couvrir la dictature bourgeois » et si vénement dénonçait auparavant ; et en second lieu étrangler l'élan révolutionnaire qui en bouleversant l'Europe occidentale risquait évidemment de compromettre la puissance militaire de la plus solide alliée de l'U.R.S.S.

La main tendue aux catholiques en vue de l'intérêt « du peuple de France » n'est-elle pas une trahison vis à vis de ce même peuple alors que l'Eglise, au dire de ces mêmes communistes, est un des piliers du régime, qui soumet au dieu capital des millions d'ouvriers, employés, paysans qu'elle rassemble dans les patronages, sociétés de gymnastique, etc... ? Et ils ajoutaient naturellement : « La philanthropie et le pacifisme chrétiens ne servent qu'à tromper les travailleurs qui suivent les curés, archevêques, chefs chrétiens et jocistes de tout acabit. »

Que signifie donc la patrie pour tous ces gens qui aujourd'hui se revendent de la France, qui à la Chambre des députés font des joutes oratoires de l'extrême-droite à l'extrême-gauche pour affirmer qu'eux seuls sont de vrais sincères Français soucieux de la grandeur, de la dignité de leur pays ?

Pour ces individus, la patrie a pris son sens le plus large et le plus faux. Alors qu'elle n'est en réalité que l'endroit où l'on naît, pour ces patriotes qui, entre parenthèses, comprennent bien leur intérêt, elle est devenue la Nation, l'Etat.

Or, respect de l'Etat provient toutes les contradictions des socialistes marxistes. Partisans d'une certaine forme de gouvernement qui oblige les gouvernés à se soumettre à des lois communes, ils créent cette patrie qui, au premier abord, semble différente des précédentes mais qui après réflexion a les mêmes vices. Rapportons-nous-en à la Russie.

Nous avons alors le devoir de nous élever vigoureusement contre ces marxistes du parti communiste qui, après avoir affirmé leur « amour de la patrie » en réclamant l'expulsion des étrangers indésirables, vont quatre jours après commémorer la mort de Degeyter, le compositeur de l'« Internationale ».

PACIFISME RADICAL...

Définition d'une politique française

Le Congrès annuel du parti radical-socialiste s'est clos sur le vote d'une motion d'unanimité dont nous croyons utile d'extraire, pour nos lecteurs, le passage relatif à la politique internationale. Après une rituelle affirmation du pacifisme de la France et le non moins rituel coup de chapeau à la Société des Nations, la déclaration poursuit en ces termes : « il semble inconcevable (au Congrès) et d'ailleurs inutile d'accepter même l'hypothèse d'une redistribution des mandats coloniaux, il ne se refuse nullement à envisager une réorganisation des marchés internationaux qui ouvre à tous les peuples un égal et facile accès aux matières premières ». Affirmation balancée, comme on le voit. D'une part on refuse ; mais d'autre part on offre. Mais, à vrai dire ceci ne compense pas cela aux yeux du gouvernement allemand, demandeur en l'espèce, qui voit bien ce qu'on lui refuse sans bien apercevoir la contre-partie et qui serait tenté de dire lui aussi que le moindre grain de mil ferait bien mieux son affaire. Que peut-il attendre, en effet, de ces conversations internationales pré-

considérées par la même motion et que la France s'honoreraient, assure-t-on, d'entamer ? S'agit-il d'un accès gratuit à ces matières premières convoitées ? Plaisanterie... ont déjà répondu les hommes d'Etat anglais après de semblables déclarations de sir Samuel Hoare à Genève. Nous n'y étions pas ! répondraient pareillement les ministres radicaux-socialistes. Il s'agit simplement de permettre à l'Allemagne d'acheter, moyennant finances, certaines matières premières qui lui font défaut et que d'autres possèdent en surabondance.

En somme, ce que la motion radicalesocialiste contient d'essentiel, c'est le désir de voir l'Allemagne devenir une cliente plus assidue de la France, dans la mesure où celle-ci possède des matières premières à vendre. Faible mesure, il est vrai. Mais l'Angleterre et son empire en possèdent davantage. Et ici, la proposition radicale prend le tour désintéressé d'une réclamation pour la maison d'en face. Cette invitation ne fait malheureusement pas l'affaire de l'Allemagne que sa pauvreté en devises met dans la nécessité de limiter étricie-

ment ses achats à l'étranger et, dans ces conditions, son gouvernement semble fondé à taxer d'hypocrisie ces manœuvres de politiciens roublards qui lui concèdent généralement un droit qu'elle possède depuis longtemps : celui d'acheter en payant et, par exemple, celui de se procurer en France, contre argent comptant, autant de minerai de fer qu'elle en veut pour alimenter son industrie sidérurgique dont l'orientation à des fins militaires est cependant, évidente... Remarquons d'ailleurs que ces fins militaires sont dans la nature du régime car le seul moyen pour l'Allemagne de se libérer économiquement, c'est-à-dire d'accéder gratuitement aux matières premières, est de reconstruire un appareil militaire capable de lui conquérir les sources de ces matières premières et d'abord de lui rendre ses colonies. Cercle vicieux dont la guerre est l'issue. Mais les radicaux continuent à user de la phrase pacifiste dont les vertus de propagande sont éprouvées.

LASHORTES.

(Voir la suite en 4^e page.)

La matinée artistique du "LIB"

LE PROGRAMME

LA POÉSIE

Charles d'Avray Henriette Bergeret-Bellacq

LA SATIRE

Beunetti Renée Dastang G. Gassy F. Gibert

LA FANTAISIE

Jacques Grello Henri Guérin Yvonne Leygues

L'HUMOUR

Jim Lone Morelly et Pellot Georges Quey

et les petits chanteurs Henri et Micheline

Au piano d'accompagnement : Mme Capaumont

ENTRÉE 6 FR., CHÔMEURS 3 FR., ENFANTS 2 FR.

MÉTRO : LANCY

Il y a incompatibilité, malgré les affirmations précédentes des sociaux-démocrates, malgré les approbations actuelles des nationaux communistes entre le nationalisme et l'internationalisme : le premier provoque la guerre, le second l'évite.

Les anarchistes peuvent-ils nier le sentiment patriotique chez l'individu ? Peut-on nier cet amour du sol qui se révèle par la guerre ?

Non ! puisqu'il existe, et avons-nous jamais dénié aux peuples le droit de vivre selon leurs conceptions, selon leur tempérament ?

Mais lorsque nous prêchons l'internationalisme, c'est que certains terrains possèdent des richesses naturelles qui ne doivent pas être monopolisées par ceux qui ont eu le bonheur de s'y établir. Ces richesses doivent être utiles à tout le genre humain.

Car s'il est vrai que nous admettons le sentiment nostalgique qui ne se rapporte pas toujours à l'endroit où l'on naît mais le plus souvent qu'il l'on a vécu, nous considérons qu'il n'y a pas à être fiers ou honteux d'appartenir à telle ou telle nationalité. C'est par pur hasard que nous naissions en France ou ailleurs. Peut-on vraiment différencier les peuples par les frontières actuelles ?

Le Français du Nord ne ressemble-t-il pas plus au Belge ou à l'Allemand qu'au Français du Midi et celui-ci n'a-t-il pas plus d'affinités avec l'Italien qu'avec son compatriote du Nord ?

Un surplus, en quoi la communauté de race, de mœurs, de langage, sur laquelle s'appuient les théoriciens de la Patrie pour justifier la passion nationaliste est-elle mise en péril par l'étranger ? L'histoire n'offre-t-elle pas des exemples innombrables de peuples colonisés absorbant progressivement leurs colonisateurs ?

Aussi ne tombons donc pas dans le panneau de « la France libre, forte et heureuse ». Il n'est pas de « Pays », il n'y a que des « Gouvernements ». Ce ne sont pas les peuples qui se déclarent la guerre, ce sont leurs dirigeants, les peuples de quelque côté qu'ils soient ne sont que des victimes. « Aucun peuple n'est responsable de la guerre, aucun Gouvernement n'en est innocent ».

Il est donc impossible d'être partisan d'un gouvernement et de s'affirmer internationaliste. Lorsqu'on défend un Etat quelconque, on ouvre la voie à la guerre. Pour éviter cette dernière nous devons en supprimant les frontières dénoncer les larmes de l'internationalisme.

P. SERVANT.

Le Front populaire avoue enfin que la France est une puissance d'agression

Dans le *Journal* du 28 octobre, A. t'Ster Stevens a publié une courte étude sur les salaires et le coût de la vie depuis le XV^e siècle. Et il conclut que le coût de la vie suit la progression des salaires, et que la vie économique du pays exigea leur stabilisation. D'où l'incitation des syndicats qui veulent arriver soit à une politique de contrainte, soit à la suppression du patronat. C'est d'une logique bien bourgeoise. « Acceptez l'augmentation du coût de la vie, chers ouvriers, et ne réclamez plus d'augmentation de salaires, ou, alors, la vie augmentera encore. » Je m'étonne qu'un esprit éclairé comme t'Ster Stevens n'ait pas songé à supprimer le salariat : Ça révèle pourtant arranger les choses.

Je suis aussi surpris de ses citations qui vont à l'encontre de sa thèse :

« Au milieu du XV^e siècle, en France, un veau sur pied valait 6 francs et les gages d'une servante s'élevaient à 38 francs par an. Le même veau en 1837 se payait 90 francs, tandis que la servante était arrivée à 200 fr. par an. » Ce qui fait que les gages de la servante avaient quintuplé, le pris du veau, lui, était multiplié par quinze.

« En 1680, le frère de Mme de Maintenon avait des domestiques, deux cochers, quatre chevaux et un carrosse, et ce train de vie revenait à 6.000 francs par an. Un domestique était payé 1 fr. 50 par semaine, et devait se nourrir. » Ce qui fait que si le frangin en question devait se contenter de 6.000 francs, plus 3.000 francs pour le jeu, les spectacles et les fantaisies, ses larbins

n'avaient pour tout viatique que 78 francs par an.

« En 1840, une famille ouvrière de cinq personnes avait besoin, au minimum, de 2 fr. 50 par jour, alors qu'un ouvrier ne gagnait que 1 fr. 75. »

Il ressort de ces exemples — qui se retrouvent contre leurs auteurs — que l'augmentation des salaires n'a jamais été la cause de l'augmentation du coût de la vie, pas plus, d'ailleurs qu'elle n'en a suivi la progression.

Il est vrai que t'Ster Stevens se payait en 1912 des dîners chez Prunier (avec une petite amie) qu'il payait vingt francs, et qu'il habitait une chambre de 9 francs par mois (soit 1.080 francs par an) pendant qu'un ouvrier ne gagnait que cinq francs par jour.

Comment vouliez-vous, alors, qu'il comprenne quelque chose aux revendications ouvrières ?

Henri GUERIN.

Jean MARESTAN

L'ÉDUCATION SEXUELLE

Edition revue, augmentée de chapitres nouveaux

En vente au *Libertaire* : 15 fr.

Franco : 16 fr. 50

POUR LA DIFFUSION DU "lib"

La vente à la rue est une excellente forme de propagande, cependant beaucoup de camarades ne peuvent pratiquer cette activité. Ils peuvent néanmoins faire DES DISTRIBUTIONS GRATUITES DU "LIB". Pour cela nous leur offrons des facilités, nous avons des inventus qui peuvent être employés à cette diffusion. Un "Libertaire" distribué peut être le plus facilement qu'un tract.

Pour la diffusion, nous envoyons les inventus francs, expédiés aux mêmes dates que le "Libertaire", c'est-à-dire le jeudi matin, aux prix de :

Les 50 1 fr. 50

Les 100 3 fr.

BULLETIN D'ABONNEMENT au LIBERTAIRE

Je soussigné déclare souscrire un abonnement de à partir du pour la somme de dont je vous envoie le montant.

SIGNATURE :

Nom (1)
Ville :
(1) Ecrite très lisiblement.

....., le 193

Adresse :
Département :

Un ordre du jour unanime du conseil syndical des cuisiniers concernant Léger

Le Conseil Syndical des Cuisiniers de Paris, après examen des faits ayant entraîné l'arrestation du camarade Léger membre du Conseil, a constaté avec stupéfaction que certains journaux de gauche aient pu appliquer à notre camarade le qualificatif de « Cagoulard ».

Le Conseil regrette d'autant plus cette attitude que rien, dans les faits ayant motivé l'arrestation de Léger ne permettait une telle analogie.

La police elle-même, ayant, dans ses communiqués, fait la discrimination entre les Cagoulards et notre camarade.

Léger n'est arrêté que pour détention d'armes, il s'est sans doute rendu coupable d'un délit, mais de là à insinuer que notre camarade est un terroriste, il y a un monde.

Ceux qui connaissent son dévouement, l'activité qu'il toujours déployé pour améliorer le sort des travailleurs, savent qu'il n'est pas, qu'il ne peut pas être un Cagoulard. Léger ne peut être confondu avec les ennemis de la classe ouvrière.

En conséquence, le Conseil pense unanimement que Léger n'a aucunement démerité de la part de la Corporation qui, jusqu'à plus ame, conserve toute son estime.

LISTE DES SOUSCRIPTIONS EN SOUFFRANCE

Les camarades des groupes d'usines qui n'ont pas remis les listes pour le camarade Léger sont priés de les rentrer au plus vite.

Quand un laquais pleure sa livrée

Avec l'automne et la Saint-Hubert, les chasses à courre organisées par quelques boyards qui ne souffrent pas trop de la misère des temps présents servent de prétexte à toute une presse journalistique qui vaut d'être soulignée. Dans le *Journal*, porte-parole hypocrite de la bourgeoisie à prétention littéraire, Vautel, celui qui son confrère Albert Charles Morice définit « un gâteux sans importance », s'indigne au spectacle du curé bénissant la meute et déclare que « l'Eglise ne devrait pas sanctifier un jeu aussi cruel ». Il oublie qu'en la matière l'Eglise va beaucoup plus loin et que si un simple curé suffit à asperger quelques chiens c'est en général un évêque qui délie quand il s'agit de « goupillonner » des canons, des cuirassés ou des escadrilles de bombardement. Il est vrai que Vautel, homme de bon sens à ce qu'il dit, désapprouve les chasses à cause de leur cruauté mais reste partisan des armées qui somme toute, ne massacrent jamais que des humains.

Car s'il est vrai que nous admettons le

sentiment nostalgique qui ne se rapporte pas toujours à l'endroit où l'on naît mais le plus souvent qu'il l'on a vécu, nous considérons qu'il n'y a pas à être fiers ou honteux d'appartenir à telle ou telle nationalité. C'est par pur hasard que nous naissions en France ou ailleurs. Peut-on vraiment différencier les peuples par les frontières actuelles ?

Le Français du Nord ne ressemble-t-il pas plus au Belge ou à l'Allemand qu'au Français du Midi et celui-ci n'a-t-il pas plus d'affinités avec l'Italien qu'avec son compatriote du Nord ?

Un surplus, en quoi la communauté de

race, de mœurs, de langage, sur laquelle s'appuient les théoriciens de la Patrie pour justifier la passion nationaliste est-elle mise en péril par l'étranger ? L'histoire n'offre-t-elle pas des exemples innombrables de peuples colonisés absorbant progressivement leurs colonisateurs ?

Aussi ne tombons donc pas dans le panneau de « la France libre, forte et heureuse ». Il n'est pas de « Pays », il n'y a que des « Gouvernements ». Ce ne sont pas les peuples qui se déclarent la guerre, ce sont leurs dirigeants, les peuples de quelque côté qu'ils soient ne sont que des victimes. « Aucun peuple n'est responsable de la guerre, aucun Gouvernement n'en est innocent ».

Il est donc impossible d'être partisan d'un gouvernement et de s'affirmer internationaliste. Lorsqu'on défend un Etat quelconque, on ouvre la voie à la guerre. Pour éviter cette dernière nous devons en supprimant les frontières dénoncer les larmes de l'internationalisme.

P. SERVANT.

Notes et Glanes

Dans le *Journal* du 28 octobre, A. t'Ster Stevens a publié une courte étude sur les salaires et le coût de la vie depuis le XV^e siècle. Et il conclut que le coût de la vie suit la progression des salaires, et que la vie économique du pays exigea leur stabilisation. D'où l'incitation des syndicats qui veulent arriver soit à une politique de contrainte, soit à la suppression du patronat. C'est d'une logique bien bourgeoise. « Acceptez l'augmentation du coût de la vie, chers ouvriers, et ne réclamez plus d'augmentation de salaires, ou, alors, la vie augmentera encore. » Je m'étonne qu'un esprit éclairé comme t'Ster Stevens n'ait pas songé à supprimer le salariat : Ça révèle pourtant arranger les choses.

Je suis aussi surpris de ses citations qui vont à l'encontre de sa thèse :

« Au milieu du XV^e siècle, en France, un veau sur pied valait 6 francs et les gages d'une servante s'élevaient à 38 francs par an. Le même veau en 1837 se payait 90 francs, tandis que la servante était arrivée à 200 fr. par an. » Ce qui fait que les gages de la servante avaient quintuplé, le pris du veau, lui, était multiplié par quinze.

« En 1680, le frère de Mme de Maintenon avait des domestiques, deux cochers, quatre chevaux et un carrosse, et ce train de vie revenait à 6.000 francs par an. Un domestique était payé 1 fr. 50 par semaine, et devait se nourrir. » Ce qui fait que si le frangin en question devait se contenter de 6.000 francs, plus 3.000 francs pour le jeu, les spectacles et les fantaisies, ses larbins

n'avaient pour tout viatique que 78 francs par an.

« En 1840, une famille ouvrière de cinq personnes avait besoin, au minimum, de 2 fr. 50 par jour, alors qu'un ouvrier ne gagnait que 1 fr. 75. »

Il ressort de ces exemples — qui se retrouvent contre leurs auteurs — que l'augmentation des salaires n'a jamais été la cause de l'augmentation du coût de la vie, pas plus, d'ailleurs qu'elle n'en a suivi la progression.

Il est vrai que t'Ster Stevens se payait en 1912 des dîners chez Prunier (avec une petite amie) qu'il payait vingt francs, et qu'il habitait une chambre de 9 francs par mois (soit 1.080 francs par an) pendant qu'un ouvrier ne gagnait que cinq francs par jour.

Comment vouliez-vous, alors, qu'il comprenne quelque chose aux revendications ouvrières ?

Henri GUERIN.

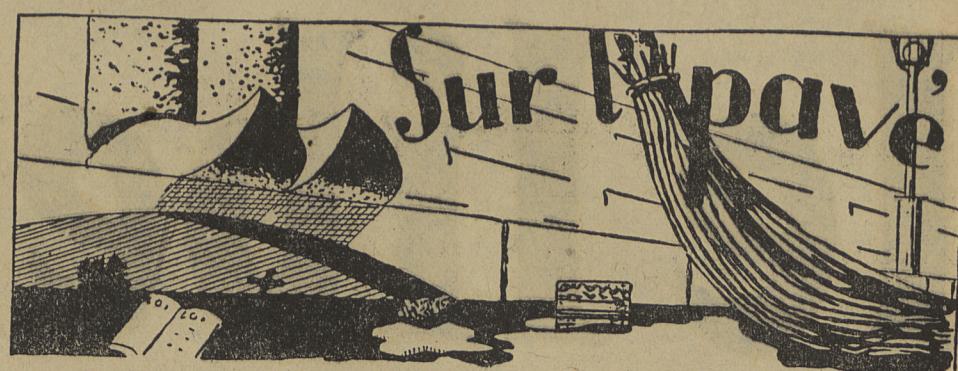
Jean MARESTAN

L'ÉDUCATION SEXUELLE

Edition revue, augmentée de chapitres nouveaux

En vente au *Libertaire* : 15 fr.

Franco : 16 fr. 50



Giroflé-Girofla

Que tu as de beaux champs d'orge,
Giroflé-Girofla ;
Ton verger de fruits regorge,
Le bon temps, c'est là !...
Entends-tu roufler la forge,
Giroflé-Girofla ;
L'cano les fauch'ra !
L'cano les fauch'ra !

Tu as la maison douce,
Giroflé-Girofla ;
L'ombre y dort, la fleur y pousse,
L'bonheur y viendra !
Vois la nuit qui devient rousse,
Giroflé-Girofla ;
L'azion la brûl'ra !
L'azion la brûl'ra !

Que tu as de belles filles,
Giroflé-Girofla ;
Dans leurs yeux où le ciel brille,
L'amour descendra !...
Sur la plaine on se fusille,
Giroflé-Girofla ;
L'corbeau les mang'ra !
L'corbeau les mang'ra !

Tant qu'y aura des militaires,
Soit ton fils, soit le mien,
On n'aura par tou' la terre,
Jamais rien de bien !
On t'aura pour te fair'taire,
Par derrière, comme un chien..
Et tout ça pour rien !
Et tout ça pour rien !

ROSA HOLT.

(Le Livre Interdit. Jouve éditeur.)



Notre amie Paule Sandra vient d'enregistrer (Idéal 13.392) *Le Creuset*, poésie de Després-Lévy, musique de Gustave Goublier et Giroflé-Girofla, paroles de Rosa Holt, musique de Henri Goublier. Nous publions, avec l'autorisation de l'héritière de Rosa Holt, le texte de Giroflé-Girofla. Les camarades voulant se procurer ce disque, le trouveront au *Libertaire*, au prix de 12 fr. 50.

MAITRE ALIBORON

Un instituteur qui se dit public, comme une vulgaire fille, jalouse des lauriers de A.-C. Morice (l'homme aux trois prénoms), vient de se laisser couillonner par nous comme un vulgaire employé à Guimier. Se piquant de journalisme, il a inséré dans son canard *l'Education Nationale* l'article paru dans notre numéro du 21, à la rubrique de la J.A.C. et signé du pseudonyme « Lou Brouillard ». Regrettons pour cet éducateur qu'il ait pu croire qu'il s'agissait du boxeur du même nom et que son journal tire si peu, car nous aurions pu le remercier d'avoir publié intégralement l'article de notre camarade, nos idées n'étant jamais assez largement diffusées.

• • •

UNITE... UNITE...

Beau chahut au meeting organisé le 26 octobre au Vél'Hiv' par la 15^e section syndicale et la fédération sociale de la Seine.

Tant bien que mal Marceau Pivot cherche à exposer le point de vue de la Fédération et Hénaïf qui intervient pour que cessent les vociférations.

Le plus marrant c'est que les jésuites (ils ne sont même plus rouges) queulaient comme des forcenés « Unité !... Unité !... »

En tout cas, il paraît qu'on va passer à l'action et qu'on va prendre ses responsabilités tant contre la vie chère et contre le sabotage des lois sociales qu'en faveur de l'aide à l'Espagne républicaine, mais aux étrangers...

« En faisant pénétrer l'idéologie nationaliste dans de larges couches d'ouvriers de ce pays, on espère pouvoir les entraîner au moment décisif à une nouvelle guerre impérialiste.

« Le mot d'ordre principal des divers courants fascistes, commun à tous est « La France aux Français », vieux mot d

Les résolutions du Congrès de Paris

Le Comité pour l'Espagne libre et la Solidarité Internationale Antifasciste

Le Congrès, après avoir voté à l'unanimité son approbation de l'action menée jusqu'à ce jour par le Comité pour l'Espagne libre, a donné mandat, à l'unanimité moins 1 voix, contre et 3 abstentions aux camara des chargés de l'organisation de la Solidarité Internationale Antifasciste de former le Comité sur les indications données au Congrès par le camarade Lecoin.

Le Secrétariat du S.I.A. donnera, la semaine prochaine, toutes indications concernant la transformation du Comité pour l'Espagne Libre et la création de la Solidarité Internationale Antifasciste. Cependant, disons tout de suite que c'est à la demande de la C.N.T. et de la F.A.I., des Jeunes libertaires espagnols que cette transformation a lieu et ce pour accentuer l'œuvre de solidarité à l'Espagne antifasciste.

A toutes les victimes du fascisme et de la répression bourgeoise

Pour le droit d'asile et le droit syndical

Le Congrès adresse à toutes les victimes du fascisme, l'expression de sa profonde sympathie; cependant, il ne peut pas ne pas donner une marque particulière de son attention à ceux qui sont tombés sous les coups du stalinisme assassin, alors qu'ils étaient au premier rang des combattants antifascistes.

Les noms de Berneri, Barbieri, du jeune Ferrer et de tant d'autres ne seront pas oubliés; ils symbolisent toujours les victimes de l'autoritarisme et du sectarisme politique.

Les assassinats en série commis par Franco et ses bandes sont également flétris par le Congrès qui dénonce, à ce sujet, l'indifférence complice des soi-disant démocrates de toute école.

Il proteste vigoureusement contre la campagne de calomnies systématiques dont est victime le mouvement anarchiste mondial; il s'élève contre les emprisonnements arbitraires dont sont victimes les camarades, et réclame la libération immédiate des camarades Passot et Aldo Fiamberti. Il dénonce l'arbitraire odieux dont a été victime le camarade Léger, frappé par un jugeant.

Il demande à tous les anarchistes d'employer tous les moyens en leur pouvoir, pour porter à la connaissance des masses, tous les crimes, exactions, abus de pouvoir, commis par le fascisme, les politiciens et les gouvernements, d'œuvrer à la reconnaissance du droit syndical sans restriction pour tous les camarades de langue étrangère et pour le respect absolu du droit d'asile.

A bas le Fascisme et les politiciens assassins ! Droit d'asile, droit syndical pour les proscrits.

EN PLEINE ESPAGNE FRANQUISTE

La résistance héroïque des paysans espagnols continue

Il y a quinze mois déjà que les brutes du général Yagüe, réussissant à entrer dans Badajoz, où ils se livrèrent à l'effroyable carnage que l'on sait, accompagnèrent leur jonction avec l'armée rebelle du Centre et réduisirent à néant la résistance organisée des gouvernementaux.

Cependant, des groupes de révolutionnaires armés, se réfugiant dans les montagnes, continuaient dans les pires des conditions d'isolement moral un combat désespéré. Le gouvernement de Salamanque en a du faire l'aveu lui-même en communiquant cette dépêche que nous prenons dans le « Temps » de lundi soir.

« Un groupe de dynamiteurs gouvernementaux qui opéraient en se cachant dans la sierra de San Pedro, ont été faits prisonniers, après une lutte sanglante, et conduits à Caceres où un conseil de guerre les a condamnés à mort. La sentence a été exécutée. »

Il faut savoir que la sierra de San Pedro se trouve située à l'extrême ouest du territoire espagnol, en pleine Estrémadure — des régions les plus misérables de l'Espagne — et à plus de 150 kilomètres des lignes gouvernementales les plus proches.

C'est le signe indéniable que les torrents de sang versés ne sont pas venus à bout de l'opposition irréductible du peuple espagnol.

Franco peut prendre des villes et gagner des victoires faciles ; il n'est pas près de pacifier les cœurs du prolétariat.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Le livre de Kléber LEGAY

UN MINEUR FRANÇAIS

CHEZ LES RUSSES

Un vol. de 125 pages : 4 francs.

Franco : 4 fr. 50.

LA SOLIDARITÉ A L'ESPAGNE

La résolution sur l'Espagne qu'on lira ci-dessous et qui était présentée au Congrès par les groupes de Brest, Lyon-Vaise, Saint-Etienne, Orléans, Marseille (Germinal), Issy-les-Moulineaux et Paris XVII^e, a été adoptée à la majorité de 54 voix contre 18. Deux absents.

En conclusion du débat et après avoir entendu l'exposé du délégué du Comité péninsulaire de la F.A.I. sur les événements d'Espagne et le rôle qu'y ont joué depuis le 19 juillet 1936 la C.N.T. et la F.A.I., le Congrès de l'U.A. adresse son salut fraternel et admiratif aux anarchistes espagnols en lutte contre Franco et le fascisme international.

Environnés d'ennemis intérieurs et extérieurs, en proie à toutes les embûches, menacés du plus sanglant péril, nos frères d'Espagne ont droit à notre solidarité totale et sans réserve.

Le Congrès considérant l'apport intense que les an-

archistes espagnols ont donné à l'anarchisme international par leur participation à la lutte antifasciste, déclare que toute critique tendant à affaiblir cette solidarité est à bannir de nos rangs.

Plus que jamais, nos frères d'Espagne ont besoin de nous, comptent sur nous. Aussi le Congrès est prêt à utiliser tous les moyens qui pourront permettre d'élargir le champ d'action des anarchistes de toutes langues en vue de développer au maximum la solidarité internationale en faveur des antifascistes d'Espagne.

L'organisation de l'Union Anarchiste

Les délégués de l'U.A. réunis en Congrès à Paris, les 29, 30 octobre et 1^{er} novembre 1937,

Considérant l'action néfaste des partis politiques qui, tous, entretiennent l'illusion d'une transformation sociale possible dans le cadre des institutions autoritaires et légales.

Affirment leur volonté de poursuivre une propagande permanente visant à la destruction du régime capitaliste et de tout étatisme par la lutte révolutionnaire dont le but final sera l'instauration du communisme libertaire, basé sur le principe de l'égalité économique, dans une société affranchie de toute exploitation et de toute oppression.

Le congrès estime indispensable que notre mouvement anarchiste devienne puissant et prenne la place qui doit lui revenir dans le mouvement social. Pour cela, il est nécessaire que tous ceux qui se réclament de nos conceptions anarchistes-révolutionnaires, coordonnent leurs efforts et leur activité dans une organisation unique dont il définit comme suit la constitution :

L'Union Anarchiste est composée de groupes et de fédérations régionales s'administrent d'une façon autonome et reliées entre eux sur la base du plus large fédéralisme. Elle admet les adhésions individuelles dans les localités où il n'existe pas de groupes, tout en recommandant aux camarades isolés de faire tous leurs efforts pour constituer un groupe local.

Pour percevoir les fonds indispensables à toute propagande, elle adopte le principe d'une cotisation régulière mensuelle et an-

nuelle à cet effet, une carte et des timbres sont édités.

Le droit d'adhésion est de 10 fr.

Le renouvellement annuel de la carte est fixé à 5 fr.

La cotisation mensuelle et obligatoire est fixée à 1 fr.

• • •

L'U.A. est administrée par une commission administrative nommée par les Congrès. Cette commission assume la responsabilité des œuvres de l'U.A. : le *Libertaire*, la librairie, etc... et choisit dans son sein les camarades chargés d'en assurer la gestion, ainsi que le Secrétariat de l'organisation. Elle a également pour tâche de veiller à l'application des décisions prises dans les Congrès et de me-

LES GROUPES D'USINES

Un débat sur le statut des groupes d'usines s'est terminé par le dépôt de trois motions différentes présentées, la première, par la majorité de la C.A. sortante (statu quo) ; la seconde présentée par Ridel (groupes d'usines) sur pied d'égalité avec les groupes spécifiques de base ; la troisième par Huart. Le vote a donné les résultats suivants : motion C.A. 28 voix ; motion Ridel 9 mandats ; abstention 24 mandats.

En raison de ce que les groupes n'avaient pas été mandatés sur la question, il avait été convenu qu'en cas de plus de 30 % d'abstentions le vote serait soumis à un référendum auprès des groupes. En conséquence le référendum aura lieu.

ner, selon les suggestions des groupes, toute l'action et la propagande nécessitée par les circonstances, en évitant toute déviation préjudiciable aux principes dont elle se réclame. La Commission administrative devra rendre compte de ses délibérations aux groupes et fédérations d'une façon régulière. Par contre, ceux-ci devront également rendre compte de leur activité particulière aussi régulièrement que possible.

Des correspondants seront choisis au sein de la C.A. afin d'entretenir des relations permanentes avec les délégués des groupes et des fédérations de province.

• • •

Le *Libertaire* est l'organe de l'U.A., les individualités et les groupes adhérents sont tenus d'apporter leur soutien effectif à leur journal, qui constitue leur meilleure arme de propagande.

Le fait d'adhérer à l'U.A. engage le militant :

1^o A fréquenter assidument son groupe.

2^o A s'acquitter régulièrement les cotisations prévues pour subvenir aux nécessités de la propagande.

3^o A déployer une activité incessante dans les organisations ouvrières et notamment dans les syndicats, pour les orienter vers une politique de lutte de classes et d'action directe et lutter contre l'inféodation politique et gouvernementale qui paralyse leur action.

L'exemple étant la meilleure forme de propagande, partout où il se trouve, l'anarchiste doit faire œuvre de militant et servir par tous les moyens la cause de l'émancipation sociale.

Contre la guerre

Le développement et les contradictions capitalistes d'une part, les intrigues politiciennes et les ambitions dictatoriales d'autre part, ont amené le monde à une situation telle que la plus épouvantable des guerres peut éclater d'un moment à l'autre.

Pour amener les peuples à accepter ces boucheries et à y participer, tous les moyens, les plus vils et les plus faux, sont employés.

Parmi ceux-ci, nous dénonçons celui qui tend à transformer la lutte antifasciste en une croisade guerrière contre les pays fascistes.

Le Congrès déclare que pour les travailleurs, aucun motif, pour si adroit ou sentimental qu'il puisse paraître, ne peut les déterminer à accepter ce suicide collectif.

Pour mieux montrer son opposition totale à tous conflits entre les peuples et donner plus de force à sa pensée, le Congrès déclare que toute guerre, même si elle avait pour faux prétexte d'aider le peuple espagnol à se libérer du fascisme, ne pourrait rien changer à sa position irréductiblement antiguerrière.

A BAS LA GUERRE ! A BAS TOUTES LES GUERRES ENTRE LES PEUPLES !

L'adresse à la C.N.T.-F.A.I.

Le Congrès de l'Union Anarchiste, réuni à Paris, salle des Sociétés Savantes, le 30 octobre 1937, tient, avant l'ouverture de ses travaux, à assurer les combattants antifascistes espagnols de leur indéfectible solidarité.

Les congressistes proclament plus particulièrement leur solidarité et leur sympathie à l'égard de la C.N.T. et de la F.A.I., non seulement en raison de leur communauté doctrinale et idéologique, mais aussi en raison des attaques répugnantes dont elles sont l'objet de toutes parts.

Conscients des efforts accomplis par l'Union Anarchiste en vue d'aider nos camarades, les congressistes entendent leur donner plus d'ampleur, les continuer plus résolument que jamais de façon à hâter le triomphe de l'anarchisme, première étape du triomphe de notre idéal.

Vivent la C.N.T. et la F.A.I. ! Vive la Révolution Sociale !

LE DISCOURS EDEN

La non-intervention : une politique internationale de classe

Il y avait beaucoup à dire sur le discours prononcé par M. Eden en réponse aux attaques — bien tardives d'ailleurs — des travailleurs sur le problème de la non-intervention.

Aujourd'hui cette énorme duperie — une des plus formidables mystifications diplomatiques de tous les temps — est parfaitement percée à jour. C'est le *Temps* lui-même qui dans son commentaire du discours déclare — par antiphrase sans doute — qu'elle ne fut pas une « politique étrangère de classe ».

A l'appui de cet argument, M. Eden a ajouté que la meilleure preuve des propres intentions de l'Angleterre c'était que celle-ci entretient d'excellentes relations avec la France où les partis de gauche sont au pouvoir.

On ne peut avec plus d'humour se montrer plus naïf. Le discours de M. Eden, qui marcha volontairement dans la combinaison imposée par le Foreign Office en proposant la non-intervention.

Maintenant, le porte-parole de la City prétend qu'il n'admettra pas « qu'en cas d'une victoire des insurgés le gouvernement qui prendra alors le pouvoir soit hostile à l'Angleterre ».

Parbleu, France serait bien ingrat !

Mais, attention, l'ours espagnol n'est pas encore tué pour spéculer ainsi sur sa peau. Malgré la coalition des impérialismes et la trahison du Front Populaire — dont les dirigeants connaissaient eux les vraies raisons de la non-intervention — Juan Espinosa vit encore...

CONSEQUENCE DU PSEUDO-ATTENTAT CONTRE COMORERA

La « Soli » suspendue pour dix jours

Solidarité Ouvrière, l'organe officiel du Comité régional de Catalogne de la C.N.T., vient une fois de plus d'être suspendue.

En veut-on savoir la raison ? Dans un article intitulé *Pas de ridicule*, *Soli* avait mis en doute la réalité du pseudo-attentat contre Comorera dont le *Libertaire* avait la semaine dernière dénoncé l'invasio-

LE PASSE DES PRISONNIERS DE STALINE

Tous ceux qui pourraient dans les cachots des nouveaux tyrans de la malheureuse Iberie nous sont également chers. Nous savons, n'en déplaise aux valets de Staline, qu'ils représentent tout ce qu'il y a de plus noble et désintéressé dans cette race aride. Nous savons qu'ils ont tous appartenu à nos glorieuses « tribus », qu'ils étaient sur les pavés ensanglantés d'Alarazanes le 19 juillet, à côté de l'héroïque et légendaire Francisco Ascaso, ainsi que dans les plaines brûlantes et arides d'Aragon, quelques jours après, à la suite de cet autre héros que fut notre cher Buenaventura Durruti. Ils sont tous nos frères de souffrance et de combat et nous les confondons dans notre fraternelle et émouue reconnaissance. Mais ceux pour lesquels nous écrivons aujourd'hui ces lignes, ceux pour lesquels nous faisons un particulier appel à la solidarité de la classe ouvrière internationale, ceux pour lesquels nous appellen à un vaste mouvement de protestation contre leurs bourreaux tous les hommes libres et de cœur du monde entier, ce sont les volontaires internationaux, qui, dans un état généraux et désintéressé, accourent dans l'Espagne en flammes, offrant leur vie pour l'éteinte de l'hydre fa-

Comment l'expérience des vingt dernières années a tranché la controverse entre marxistes et anarchistes

(Suite de la 1^{re} page.)

Il suffit de parcourir ce petit bouquin pour se rendre compte à quel point ces nouveaux exploitants se sont assimilés à leurs frères d'Europe occidentale.

Le mensonge impudent, le truquage de textes, la calomnie, voici leurs arguments, leurs moyens spirituels de lutte !

Ils confirment une fois de plus qu'entre exploitants et exploités il n'y a pas de discussion possible. C'est une question de force.

**

Voyons maintenant l'opusculle du bolchevique Iaroslavsky.

« A l'heure actuelle, en U.R.S.S., dit Iaroslavsky, dans son introduction, les anarchistes ont perdu toute influence sur les masses. On n'en rencontre plus que quelques individus isolés. »

On se demande pour quelles raisons on détient dans les camps de concentration, où sont morts Rogdaev, Borovot et tant d'autres, ces « quelques » individus « isolés » !

Staline est-il si peu sûr de son peuple qui « l'adore » pour enfermer à perpétuité quelques individus isolés ?

Il a raison de se méfier ! Ces quelques individus expriment l'idéal de tout un peuple qui, à la première occasion, le lui fera voir.

Iaroslavsky nous parle que la révolution d'Octobre a condamné les doctrines anarchistes. Nous voulons bien le croire, mais pourquoi diable ne nous permet-on pas d'écrire notre presse à Moscou, de discuter sur les événements et de laisser les travailleurs juger ?

Malgré cette « condamnation » éclatante, voici que notre auteur entreprend d'expliquer « comment l'Histoire a tranché, au cours de la Révolution russe, la controverse entre anarchistes et communistes. » En Russie, cet exposé est facile, l'adversaire étant enchainé, la bouche fermée, mais Iaroslavsky a une piétre opinion de la classe ouvrière s'il se figure qu'elle adoptera ses affirmations sans les contrôler.

Son exposé sur Bakounine répète les mensonges déjà connus. Il reproche à Bakounine d'être né dans une famille noble. La mémoire de Bakounine ne s'en portera pas plus mal. Bakounine, aristocrate, fils d'exploiteur n'a pas hésité à rompre avec les exploitants et adopter la vie des pauvres, à souffrir pour leur libération, tandis que l'ancien ouvrier Iaroslavsky a réussi à la faveur des circonstances à parcourir le chemin inverse — ouvrier hier il ne pas avoir Bakounine, le reproche vivant de sa trahison ?

Il est à remarquer que notre auteur réfute les idées anarchistes sans les exposer.

La grande controverse entre Bakounine et Marx se transforme dans une sorte de comédie et d'intrigue. Pourtant, il n'est un secret pour personne, que la discussion entre socialistes établis et antiautistes portait sur des sujets beaucoup plus importants. Nous comprenons qu'un Iaroslavsky évite d'en parler. L'expérience austro-allemande et russe a démontré que le socialisme ne peut être instauré par voie parlementaire, que la dictature du prolétariat mène à la constitution d'une nouvelle classe d'exploiteurs et au pouvoir personnel ; Bakounine avait dénoncé tout cela. Au socialisme établi, parlementaire ou dictatorial de Marx il avait opposé le socialisme libertaire, le self government des producteurs par intermédiaire des institutions contrôlées par eux, tels les Soviets de 1917 en Russie, tels les comités que nous voyons maintenant en Espagne.

La mauvaise foi de notre auteur arrive à son épogée quand il essaie d'opposer Bakounine à Tchernichevsky, que d'ailleurs tous les marxistes russes sont toujours traités de petits bourgeois. Bakounine est tantôt le père du terrorisme russe, qui veut installer d'emblée le communisme libertaire, tantôt un réactionnaire qui par ses courtes vues a empêché le peuple russe de se libérer.

Parlant du glorieux mouvement de l'organisation Zemlia i Volia, Iaroslavsky dit : « C'étaient les idées anarchistes de Bakounine qui prédominaient dans l'organisation » (p. 27), mais ceci ne l'empêche pas de déclarer plus loin d'une façon péremptoire : « Il serait inexistant de croire que c'est Bakounine qui aurait créé cette organisation » (p. 27).

A écouter Iaroslavsky l'activité des révolutionnaires de l'époque de Narodnaya Volia, a retardé la préparation de la révolution russe ...

L'activité d'Alexandre Mikkalov, Sophia Perovskaya, Khatourine, Kibalchitch et tant d'autres condamnés à mort à la suite de l'exécution de l'empereur Alexandre II, qui fit trembler l'empire des tsars en pré-sageant la Révolution de 1917, était inutile !

Ce langage injurieux à l'égard des sublimes héros de l'libération du peuple russe marque la déchéance morale définitive de l'ancien forçat.

Poussant la profanation jusqu'à l'impudique, notre auteur oppose aux terroristes de Narodnaya Volia, l'ouvrier Stepan Khatourine et le donne comme exemple d'ouvrier conscient mais orme de nous dire que c'est lui qui avait miné d'accord avec N. Y., dont il était membre, le palais d'hiver et qu'il fut pendu comme terroriste avec les autres membres de cette glorieuse organisation.

Parlant de la Révolution de 1905, où pratiquement tous les bolcheviques luttèrent contre le tsar, Iaroslavsky ne souffre mot de la participation active de la paysannerie qui sous l'influence des socialistes révolutionnaires de gauche et des anarchistes donna le signal de la lutte en occupant les grandes propriétés terriennes. Il ne nous dit pas, évidemment, la position des marxistes qui réclamaient la formation d'une république parlementaire tandis que les anarchistes, seuls, luttaient pour la socialisation de la production (voir « La Révolution russe de 1905 », par Kropotkin).

Certes, les anarchistes à peine sortis de l'ilégalité étaient très divisés, ne cherchèrent pas à s'emparer de la direction du mouvement comme essaya de le faire le Parti bolchevik, mais il n'en est pas moins vrai que les mots d'ordre anarchistes guidèrent les masses travailleuses tant dans leurs revendications que dans la formation des soviets —organes parfaits de self-government.

Iaroslavsky ne veut pas analyser cette histoire des anarchistes.

Tout comme n'importe quel scribe de la presse bourgeoise, il s'étend longuement sur les « expropriations » faites par des anarchistes pour alimenter la propagande (p. 39). Mais quel est le parti révolutionnaire en Russie d'avant-guerre qui n'a pas pratiqué ce genre de « souscriptions » forcées ? Staline n'a-t-il pas dévalisé maintes banques et convois postaux ? Litvinoff n'a-t-il pas été arrêté à Paris au moment où il essayait d'écouler les roubles provenant de ses vols ?

Iaroslavsky, décidément, considère ses lecteurs à son image... comme des crétins.

La pauvreté d'arguments de ce singulier « théoricien » saute aux yeux lorsqu'il parle de la Révolution d'Octobre. Nul n'ignore que la Révolution d'Octobre était surtout l'œuvre de marins de Cronstadt, dont la majorité appartenaient aux anarchistes et socialistes révolutionnaires de gauche. Quel ouvrier russe se rappelle d'un Jelesniakov, l'homme qui, malgré la veulerie des dirigeants bolcheviks, aidés de ses camarades matelots, renvoya l'Assemblée Constituante et poussa la révolution vers le socialisme intégral. Les dirigeants bolcheviks, héros de l'arrière et rats de brousse, n'ont donné au peuple aucun héros aussi aimé qu'un Makhno, Iaroslavsky nous présente avec raison Maréchal Egorov comme type du héros bolchevik. C'est un ancien officier blanc qui pendant la Révolution a moissonné dans les états-majors pendant que les Jelesniakov se faisaient tuer. Les bolcheviks sont tellement pauvres en héros qu'ils en sont réduits à présenter l'anarchiste Tchapalev comme un héros bolchevik. L'anarchiste Tchapalev, c'était le Makhno de l'Oural et il n'était pas plus bolchevik que ce dernier. Mort pendant la guerre civile, les bolcheviks étaient évidemment toute latitude pour le calomnier en l'assimilant aux vils troupeaux des fusilleurs Staline, Trotzky et Vorochilov. Iaroslavsky, gêné par la critique des camarades espagnols, cherche en vain à justifier le carnage que Trotzky organisa en 1921 lors du soulèvement des marins de Cronstadt (p. 57).

Préférées à la Révolution d'Octobre qu'ils firent, les marins de Cronstadt ne pouvaient tolérer qu'un parti s'en approprie pour exploiter le peuple. Les accusations infâmes des bolcheviks contre cet élite de révolutionnaires ne changera pas grand-chose à la réalité des faits. Les marins de Cronstadt, comme Makhno, et il n'était pas plus bolchevik qu'il n'est héros, ont évidemment tout ce qu'ils en sont réduits à présenter l'anarchiste Tchapalev comme un héros bolchevik. L'anarchiste Tchapalev, c'était le Makhno de l'Oural et il n'était pas plus bolchevik que ce dernier. Mort pendant la guerre civile, les bolcheviks étaient évidemment toute latitude pour le calomnier en l'assimilant aux vils troupeaux des fusilleurs Staline, Trotzky et Vorochilov. Iaroslavsky dit de Makhno qu'il fut « instigateur de village, adhéra à un groupe de jeunes paysans qui se livraient à de simples agressions » (p. 67).

Or, on sait que Makhno était un simple pâtre, puis ouvrier peintre. Le groupe de jeunes paysans c'était le groupe anarchiste. Ce groupe faisait de la propagande et évidemment luttait avec la police et ses instigateurs. Cette activité révolutionnaire est qualifiée par le parasite Iaroslavsky d'activité criminelle, ce qui ne nous étonne pas. Iaroslavsky présente Makhno comme un petit tyran, mais il oublie que, pendant la guerre civile, l'armée de Makhno était une armée de volontaires, entretenue et contrôlée par les Soviets de Goulai Polé et sa région.

Nous comprenons la haine que Makhno inspire au nouveau riche Iaroslavsky. Partout où il passait il laissait les Soviets fonctionner en signifiant aux rares représentants de Moscou que la « dictature du prolétariat » ne pouvait pas s'exercer. Que les travailleurs savent diriger leurs affaires sans demander ce que pense Lénine à ce sujet. Makhno fit la même chose à Ekatérinovsk (p. 69), il laissa la vie économique entre les mains des Syndicats et rétabli le Soviet où les bolcheviks étaient en minorité, comme partout d'ailleurs. Nous convenons que ceci n'est pas de nature à plaire aux bolcheviks. Ils étaient habitués à voir les anarchistes prendre les villes (Kharkov, Kiev, etc.) et à tolérer qu'une minorité, se disant représentant du Gouvernement central, bafoue la démocratie ouvrière. Makhno était un réaliste et il mettait des bolcheviks à leur place, en les empêchant d'exploiter le peuple. Iaroslavsky ne pouvait pas rester derrière Kessel et les généraux blancs. Ne font-ils partie maintenant du même milieu, celui des hommes d'ordre ? Il est donc normal de voir notre auteur parler des hommes coupés en morceaux et d'autres « férociés » savourées par le collaborateur de Détective et de Marianne.

Bonnes leçons de Bakounine à Iaroslavsky. Nous comprenons la haine que Makhno inspire au nouveau riche Iaroslavsky. Partout où il passait il laissait les Soviets fonctionner en signifiant aux rares représentants de Moscou que la « dictature du prolétariat » ne pouvait pas s'exercer. Que les travailleurs savent diriger leurs affaires sans demander ce que pense Lénine à ce sujet. Makhno fit la même chose à Ekatérinovsk (p. 69), il laissa la vie économique entre les mains des Syndicats et rétabli le Soviet où les bolcheviks étaient en minorité, comme partout d'ailleurs. Nous convenons que ceci n'est pas de nature à plaire aux bolcheviks. Ils étaient habitués à voir les anarchistes prendre les villes (Kharkov, Kiev, etc.) et à tolérer qu'une minorité, se disant représentant du Gouvernement central, bafoue la démocratie ouvrière. Makhno était un réaliste et il mettait des bolcheviks à leur place, en les empêchant d'exploiter le peuple. Iaroslavsky ne pouvait pas rester derrière Kessel et les généraux blancs. Ne font-ils partie maintenant du même milieu, celui des hommes d'ordre ? Il est donc normal de voir notre auteur parler des hommes coupés en morceaux et d'autres « férociés » savourées par le collaborateur de Détective et de Marianne.

Bonnes leçons de Bakounine à Iaroslavsky. Nous comprenons la haine que Makhno inspire au nouveau riche Iaroslavsky. Partout où il passait il laissait les Soviets fonctionner en signifiant aux rares représentants de Moscou que la « dictature du prolétariat » ne pouvait pas s'exercer. Que les travailleurs savent diriger leurs affaires sans demander ce que pense Lénine à ce sujet. Makhno fit la même chose à Ekatérinovsk (p. 69), il laissa la vie économique entre les mains des Syndicats et rétabli le Soviet où les bolcheviks étaient en minorité, comme partout d'ailleurs. Nous convenons que ceci n'est pas de nature à plaire aux bolcheviks. Ils étaient habitués à voir les anarchistes prendre les villes (Kharkov, Kiev, etc.) et à tolérer qu'une minorité, se disant représentant du Gouvernement central, bafoue la démocratie ouvrière. Makhno était un réaliste et il mettait des bolcheviks à leur place, en les empêchant d'exploiter le peuple. Iaroslavsky ne pouvait pas rester derrière Kessel et les généraux blancs. Ne font-ils partie maintenant du même milieu, celui des hommes d'ordre ? Il est donc normal de voir notre auteur parler des hommes coupés en morceaux et d'autres « férociés » savourées par le collaborateur de Détective et de Marianne.

Bonnes leçons de Bakounine à Iaroslavsky. Nous comprenons la haine que Makhno inspire au nouveau riche Iaroslavsky. Partout où il passait il laissait les Soviets fonctionner en signifiant aux rares représentants de Moscou que la « dictature du prolétariat » ne pouvait pas s'exercer. Que les travailleurs savent diriger leurs affaires sans demander ce que pense Lénine à ce sujet. Makhno fit la même chose à Ekatérinovsk (p. 69), il laissa la vie économique entre les mains des Syndicats et rétabli le Soviet où les bolcheviks étaient en minorité, comme partout d'ailleurs. Nous convenons que ceci n'est pas de nature à plaire aux bolcheviks. Ils étaient habitués à voir les anarchistes prendre les villes (Kharkov, Kiev, etc.) et à tolérer qu'une minorité, se disant représentant du Gouvernement central, bafoue la démocratie ouvrière. Makhno était un réaliste et il mettait des bolcheviks à leur place, en les empêchant d'exploiter le peuple. Iaroslavsky ne pouvait pas rester derrière Kessel et les généraux blancs. Ne font-ils partie maintenant du même milieu, celui des hommes d'ordre ? Il est donc normal de voir notre auteur parler des hommes coupés en morceaux et d'autres « férociés » savourées par le collaborateur de Détective et de Marianne.

Bonnes leçons de Bakounine à Iaroslavsky. Nous comprenons la haine que Makhno inspire au nouveau riche Iaroslavsky. Partout où il passait il laissait les Soviets fonctionner en signifiant aux rares représentants de Moscou que la « dictature du prolétariat » ne pouvait pas s'exercer. Que les travailleurs savent diriger leurs affaires sans demander ce que pense Lénine à ce sujet. Makhno fit la même chose à Ekatérinovsk (p. 69), il laissa la vie économique entre les mains des Syndicats et rétabli le Soviet où les bolcheviks étaient en minorité, comme partout d'ailleurs. Nous convenons que ceci n'est pas de nature à plaire aux bolcheviks. Ils étaient habitués à voir les anarchistes prendre les villes (Kharkov, Kiev, etc.) et à tolérer qu'une minorité, se disant représentant du Gouvernement central, bafoue la démocratie ouvrière. Makhno était un réaliste et il mettait des bolcheviks à leur place, en les empêchant d'exploiter le peuple. Iaroslavsky ne pouvait pas rester derrière Kessel et les généraux blancs. Ne font-ils partie maintenant du même milieu, celui des hommes d'ordre ? Il est donc normal de voir notre auteur parler des hommes coupés en morceaux et d'autres « férociés » savourées par le collaborateur de Détective et de Marianne.

Bonnes leçons de Bakounine à Iaroslavsky. Nous comprenons la haine que Makhno inspire au nouveau riche Iaroslavsky. Partout où il passait il laissait les Soviets fonctionner en signifiant aux rares représentants de Moscou que la « dictature du prolétariat » ne pouvait pas s'exercer. Que les travailleurs savent diriger leurs affaires sans demander ce que pense Lénine à ce sujet. Makhno fit la même chose à Ekatérinovsk (p. 69), il laissa la vie économique entre les mains des Syndicats et rétabli le Soviet où les bolcheviks étaient en minorité, comme partout d'ailleurs. Nous convenons que ceci n'est pas de nature à plaire aux bolcheviks. Ils étaient habitués à voir les anarchistes prendre les villes (Kharkov, Kiev, etc.) et à tolérer qu'une minorité, se disant représentant du Gouvernement central, bafoue la démocratie ouvrière. Makhno était un réaliste et il mettait des bolcheviks à leur place, en les empêchant d'exploiter le peuple. Iaroslavsky ne pouvait pas rester derrière Kessel et les généraux blancs. Ne font-ils partie maintenant du même milieu, celui des hommes d'ordre ? Il est donc normal de voir notre auteur parler des hommes coupés en morceaux et d'autres « férociés » savourées par le collaborateur de Détective et de Marianne.

Bonnes leçons de Bakounine à Iaroslavsky. Nous comprenons la haine que Makhno inspire au nouveau riche Iaroslavsky. Partout où il passait il laissait les Soviets fonctionner en signifiant aux rares représentants de Moscou que la « dictature du prolétariat » ne pouvait pas s'exercer. Que les travailleurs savent diriger leurs affaires sans demander ce que pense Lénine à ce sujet. Makhno fit la même chose à Ekatérinovsk (p. 69), il laissa la vie économique entre les mains des Syndicats et rétabli le Soviet où les bolcheviks étaient en minorité, comme partout d'ailleurs. Nous convenons que ceci n'est pas de nature à plaire aux bolcheviks. Ils étaient habitués à voir les anarchistes prendre les villes (Kharkov, Kiev, etc.) et à tolérer qu'une minorité, se disant représentant du Gouvernement central, bafoue la démocratie ouvrière. Makhno était un réaliste et il mettait des bolcheviks à leur place, en les empêchant d'exploiter le peuple. Iaroslavsky ne pouvait pas rester derrière Kessel et les généraux blancs. Ne font-ils partie maintenant du même milieu, celui des hommes d'ordre ? Il est donc normal de voir notre auteur parler des hommes coupés en morceaux et d'autres « férociés » savourées par le collaborateur de Détective et de Marianne.

Bonnes leçons de Bakounine à Iaroslavsky. Nous comprenons la haine que Makhno inspire au nouveau riche Iaroslavsky. Partout où il passait il laissait les Soviets fonctionner en signifiant aux rares représentants de Moscou que la « dictature du prolétariat » ne pouvait pas s'exercer. Que les travailleurs savent diriger leurs affaires sans demander ce que pense Lénine à ce sujet. Makhno fit la même chose à Ekatérinovsk (p. 69), il laissa la vie économique entre les mains des Syndicats et rétabli le Soviet où les bolcheviks étaient en minorité, comme partout d'ailleurs. Nous convenons que ceci n'est pas de nature à plaire aux bolcheviks. Ils étaient habitués à voir les anarchistes prendre les villes (Kharkov, Kiev, etc.) et à tolérer qu'une minorité, se disant représentant du Gouvernement central, bafoue la démocratie ouvrière. Makhno était un réaliste et il mettait des bolcheviks à leur place, en les empêchant d'exploiter le peuple. Iaroslavsky ne pouvait pas rester derrière Kessel et les généraux blancs. Ne font-ils partie maintenant du même milieu, celui des hommes d'ordre ? Il est donc normal de voir notre auteur parler des hommes coupés en morceaux et d'autres « férociés » savourées par le collaborateur de Détective et de Marianne.

Bonnes leçons de Bakounine à Iaroslavsky. Nous comprenons la haine que Makhno inspire au nouveau riche Iaroslavsky. Partout où il passait il laissait les Soviets fonctionner en signifiant aux rares représentants de Moscou que la « dictature du prolétariat » ne pouvait pas s'exercer. Que les travailleurs savent diriger leurs affaires sans demander ce que pense Lénine à ce sujet. Makhno fit la même chose à Ekatérinovsk (p. 69), il laissa la vie économique entre les mains des Syndicats et rétabli le Soviet où les bolcheviks étaient en minorité, comme partout d'ailleurs. Nous convenons que ceci n'est pas de nature à plaire aux bolcheviks. Ils étaient habitués à voir les anarchistes prendre les villes (Kharkov, Kiev, etc.) et à tolérer qu'une minorité, se disant représentant du Gouvernement central, bafoue la démocratie ouvrière. Makhno était un réaliste et il mettait des bolcheviks à leur place, en les empêchant d'exploiter le peuple. Iaroslavsky ne pouvait pas rester derrière Kessel et les généraux blancs. Ne font-ils partie maintenant du même milieu, celui des hommes d'ordre ? Il est donc normal de voir notre auteur parler des hommes coupés en morceaux et d'autres « férociés » savourées par le collaborateur de Détective et de Marianne.

Bonnes leçons de Bakounine à Iaroslavsky. Nous comprenons la haine que Makhno inspire au nouveau riche Iaroslavsky. Partout où il passait il laissait les Soviets fonctionner en signifiant aux rares représentants de Moscou que la « dictature du prolétariat » ne pouvait pas s'exercer. Que les travailleurs savent diriger leurs affaires sans demander ce que pense Lénine à ce sujet. Makhno fit la même chose à Ekatérinovsk (p. 69), il laissa la vie économique entre les mains des Syndicats et rétabli le Soviet où les bolcheviks étaient en minorité, comme partout d'ailleurs. Nous convenons que ceci n'est pas de nature à plaire aux bolcheviks. Ils étaient habitués à voir les anarchistes prendre les villes (Kharkov, Kiev, etc.) et à tolérer qu'une minorité, se disant représentant du Gouvernement central, bafoue la démocratie ouvrière. Makhno était un réaliste et il mettait des bolcheviks à leur place, en les empêchant d'exploiter le peuple. Iaroslavsky ne pouvait pas rester derrière Kessel et les généraux blancs. Ne font-ils partie maintenant du même milieu, celui des hommes d'ordre ? Il est donc normal de voir notre auteur parler des hommes coupés en morceaux et d'autres « férociés » savourées par le collaborateur de Détective et de Marianne.

Bonnes leçons de Bakounine à Iaroslavsky. Nous comprenons la haine que Makhno inspire au nouveau riche Iaroslavsky. Partout où il passait il laissait les Soviets fonctionner en signifiant aux rares représentants de Moscou que la « dictature du prolétariat » ne pouvait pas s'exercer. Que les travailleurs savent

PARIS-BANLIEUE

Toute communication parvenant après le lundi midi est remise à la semaine suivante.

BAGNEUX

Dans notre « démocratique » Bagnéux, c'est la loi du plus fort qui prime. Qu'en en juge. Le groupe anarchiste de Bagnéux se réunissait dans une salle assez vaste sisé 150, rue Aristide-Briand ; cette salle dépend d'un café.

Comme tous les lundis, nous allions nous réunir, lorsque le patron de cet établissement nous fit comprendre qu'il lui était impossible de nous laisser tenir nos réunions chez lui. Nous lui en demandions le motif. Voici ce qu'il nous avoua. Nos braves nacos patriotes, nos tout dévoués à la sainte cause (en l'occurrence la guerre) dévoués sans scrupules et sans remords de leurs belles luttes... d'antan au siècle et au goupillon ; ces braves cocos poserent à nous un clair et juste à savoir où nous étions. Le Front populaire, sous la houlette du P. C. Pour ce qui est de la distribution gratuite que vous a été gratifiée, c'est à titre de moralité pour vous apprendre à être polis. Sachez que nous ne provoquons jamais personne, mais que chaque fois que nous serons provoqués, nous trouverez à qui parler et il n'est pas besoin, comme vous le prétendez, de tomber à quatre sur un pour vous mettre à la raison même en nous menaçant de nous descendre à coups de fusils, mentalité odieuse qui démontre l'état d'esprit où vous plonge une politique qui n'est pas la vôtre.

Le Groupe.

VALENTON

Avis aux Nacos

Sous un prétexte philanthropique, vous avez cru bon de donner libre cours à votre état d'esprit en insultant tous les anarchistes, parce qu'ils ont vu clair et juste à savoir où nous étions. Le Front populaire, sous la houlette du P. C. Pour ce qui est de la distribution gratuite que vous a été gratifiée, c'est à titre de moralité pour vous apprendre à être polis. Sachez que nous ne provoquons jamais personne, mais que chaque fois que nous serons provoqués, nous trouverez à qui parler et il n'est pas besoin, comme vous le prétendez, de tomber à quatre sur un pour vous mettre à la raison même en nous menaçant de nous descendre à coups de fusils, mentalité odieuse qui démontre l'état d'esprit où vous plonge une politique qui n'est pas la vôtre.

Le Groupe.

VOIX DE PROVINCE

CHATEAU-THIERRY

Le départ des malheureux réfugiés espagnols s'est fait ici dans des conditions révolutionnaires, bien dignes du sol-disant gouvernement de Front populaire aux ordres de la réaction. La gendarmerie était mobilisée sous les ordres du maire radical-socialiste qui présidait au départ. Les militants en vue du parti communiste et socialiste et des syndicats brillent par leur absence. Une quinzaine au plus de travailleurs étaient venus manifester leur sympathie à nos malheureux camarades arrêtés par leur absence.

Le Front populaire « regnante » avait empêché de pénétrer sur les quais et ceux qui prenaient des billets pour les stations proches ne pouvaient pénétrer qu'à l'heure du départ de leur train.

Le Front populaire a réussi à y pénétrer pour porter à nos amis quelques provisions de route, le fus, aussi reconnaît, invité à quitter la gare et ce fut aux cris de « Vive la République espagnole, à bas le fascisme », que je fus expulsé.

Voilà comment nos dirigeants entendent pratiquer la solidarité avec le peuple espagnol. Empêcher même de faire à ces malheureux nos adieux et de leur témoigner jusqu'au bout notre amitié fraternelle. Un gouvernement Laval n'aurait pas fait pire. Aussi la réprobation et l'indignation sont-elles unanimes et la conduite du Front populaire est jugée sévèrement.

Dans ce but, nous organisons plusieurs réunions du groupe ouvertes à tous, avec la présence d'un camarade de la Fédération parisienne avec les sujets suivants :

Le mardi 9 novembre : Ce qu'est l'anarchisme.

Le mardi 16 novembre : Les anarchistes dans le syndicalisme.

Le mardi 23 novembre : La faillite du Front populaire.

Le siège du groupe, 50, avenue des Moulineaux, à 20 h. 30, Boulogne-Billancourt.

Le Secrétaire.

INTERCOMMUNAL BANLIEUE-SUD

FRESNES

Des communistes écoutent nous communiquer :

« Nous apprenons de source sûre que Mme Dunan, rue Lina, à Fresnes, titulaire d'une pension de veuve de guerre, d'une pension de la Ville de Paris, et dont le compagnon travaille chez Citroën a été radiée du chômage. Devinez le motif : il a été surpris en flagrant délit à la Caisse d'Epargne où elle venait de placer 1.000 fr. (la petite cachotière). Quand on saura que cette simili-châtelaine professe des idées communistes à 100 %, on constatera qu'elle s'accommode fort bien de cette « sale société capitaliste ! » Ah ! ces boloches, anges de morale et de vertu, quand ils ont l'occasion, c'est des drôles de larrons, tous les mêmes ! Mais que va faire la municipalité rouge ?

Un groupe de vrais chômeurs.

ATTENTION !

AVIS TRES IMPORTANT

Nous ne disposons plus que d'un nombre très restreint d'exemplaires de

« L'ENCYCLOPEDIE ANARCHISTE »

G'est pourquoi, m'adressant à ceux qui veulent et peuvent acquérir cet ouvrage et ne l'ont pas encore fait, je me permets de leur conseiller de se hâter. Et je leur dis :

Chers Camarades,

« L'ENCYCLOPEDIE ANARCHISTE » représente un travail de dix années, auquel, sans autre rétribution que la joie de participer à un formidable travail de défrichement et d'éducation, nous avons, mes collaborateurs et moi, apporté notre part contributive.

Nous avons, eux et moi, tenté d'élever ainsi à la Pensée et à l'Action libertaires un monument impérissable.

Il nous serait pénible que cette œuvre, à laquelle nous avons consacré cœur et cerveau — le meilleur de nous-mêmes ne servît qu'à orner et enrichir la bibliothèque d'un certain nombre de snobs et dilettante qui ne la consulterait jamais.

Nous désirons que cet ouvrage se trouve entre les mains des étudiants et militants qui seront heureux d'y puiser les renseignements et la documentation qui leur sont indispensables, tant pour leur éducation personnelle que pour la propagande générale.

C'est ainsi, et seulement ainsi, que sera réalisée la volonté de vulgarisation et de propagande qui, durant ces dix années, n'a cessé de nous animer.

SEBASTIEN FAURE.

Conditions de vente et de paiement

- a) Au comptant Fr. 440
- b) En 4 versements mensuels ; le premier, de fr. 110, à la commande ; les trois autres, de fr. 115, chacun, dans les trois mois qui suivent celui de la livraison 455
- c) En 14 versements mensuels ; le premier, de fr. 33, à la commande ; les treize autres, de fr. 34, chacun ; dans les treize mois qui suivent celui de la livraison 475

Nota. — Les 4 volumes, soigneusement emballés sont expédiés franco, à domicile.

Il sera satisfait aux commandes dans leur ordre de réception, sans aucun droit de priorité, et jusqu'à l'épuisement complet de la réserve, forcément limitée, dont nous disposons.

Adresser les commandes, à la LIBRAIRIE SOCIOLOGIQUE 14, rue de Marengo, Lille (Nord). Compte Chèque Postal : 346.28 Lille (R.C. 61.587).

Le gérant : ROGER COUDRY.
Imprimerie Centrale du Croissant (Sté N° 116), 12, rue du Croissant, Paris-9^e

LA VIE DE L'U.A.

Réunion de la Commission administrative lundi 8, à 20 h. 30, au LIBERTAIRE. Tous les camarades nommés par le congrès devront être présents.

Les secrétaires de Groupes sont priés de ne mentionner dans les convocations que le JOUR, L'HEURE, LE LIEU, et s'il y a lieu le sujet de la réunion.

1^{er} et 1^{er}. — Vendredi 5 novembre, à 20 h. 30, 24, rue de l'Arbre-Sec.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, 30, Café de l'Homme armé, 44, rue des Archives.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les premiers et derniers mercredis du mois, 45, rue Mouffetard, à l'Églantine ; librairie au sous-sol.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les lundis à 9 heures, « au Cadet », 12, rue de l'Arbre-Sec.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les mardis, à 20 h. 30, 23, rue Esquivel, au local. Permanence tous les dimanches matin.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis au café Papillon, 139, rue de Vauvenargues, à 21 heures.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis, à 21 heures, chez Orcel, 117, rue Saint-Charles.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, chez le Moulinex, à Billancourt.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, 23, rue Esquivel, au local. Permanence tous les dimanches matin.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. — Tous les vendredis à 20 h. 30, à la Petite Chope, 6, rue Saint-Bernard.

1^{er} et 1^{er}. —

Travailleurs français
un mot d'ordre effi-
cace pour vos frères
d'Espagne :

BOYCOTT
CONTRE
FRANCO

POUR SAUVER L'ESPAGNE OUVRIÈRE

Le libertaire syndicaliste

Il est encore temps d'agir

Quoi de plus édifiant que le spectacle de l'impuissance des organisations ouvrières à obtenir des gouvernements du Front populaire de ce pays le rétablissement du droit international qui permettrait le ravitaillement en armes de l'Espagne antifasciste.

Depuis quinze mois que dure le drame qui décime le meilleur du prolétariat espagnol, on cherche en vain une action positive et féconde pour arrêter l'hécatombe ou lui procurer des moyens de défense.

Ah ! certes, les ordres du jour de sympathie n'ont pas manqué, chaque réunion syndicale, chaque meeting public ont été l'occasion de déclarations stigmatisant la barbarie fasciste.

On tranquillisa sa conscience par des protestations de solidarité et des délégués près des Pouvoirs publics.

Le résultat est là. Franco poursuit victorieusement son offensive et menace d'enverser à bref délai le reste de l'Espagne.

Il la poursuit d'autant mieux, avec le concours de l'Allemagne et de l'Italie, qu'il rencontre dans ce pays même des complicités pour le moins inattendues.

Le Peuple de mardi dernier nous rapporte qu'un trafic régulier a lieu chaque jour à la frontière au bénéfice de Franco, et que sous le couvert de la non-intervention, des trains entiers continuent à ravitailler l'Espagne fasciste. Il est même précisé que ces trains, dont

la destination et le contenu sont connus d'avance, traversent tout le pays par les réseaux Nord, Etat, P.-O., Midi.

Quand *Le Peuple* dénonce ce trafic, nous ne pouvons qu'approuver ; mais les précédents nous autorisent-ils pas à penser que sa protestation restera lettre morte ?

D'autre part, nous ne pouvons nous empêcher de songer qu'il existe une Fédération des cheminots qui aurait là son mot à dire, ou plutôt une action opportune à accomplir.

Puisque, dédaignant les avis des organisations ouvrières, le gouvernement persiste à couvrir les dieux massacres fascistes en permettant le ravitaillement franquist, celles-ci ne doivent plus attendre pour agir elles-mêmes.

La S.D.N. avait prévu, par le boycottage organisé internationalement, des sanctions économiques contre les pays agresseurs. On sait qu'à plusieurs reprises, sous prétexte d'éviter des complications internationales, elle a été incapable d'appliquer ces sanctions.

Les Internationales syndicale et socialiste, à leur tour, ont décidé voici plusieurs mois d'envisager une action directe pour le boycottage des pays fascistes. Le récent congrès du R.U.P. (Rassemblement Universel pour la Paix) auquel participent 500 délégués de la C.G.T., a réclamé, lui aussi, des sanctions économiques, et les organisations représentées au Congrès, et tout particulièrement les forces syndicales, ont pris l'engagement de participer à l'application des sanctions précitées.

Or, à notre connaissance, aucune application pratique de ces sanctions par le boycott ou autrement, n'est venue confirmer ces solennels engagements. Ainsi, derrière leurs déclarations démagogiques, les représentants officiels des organisations se réclamant du prolétariat se révèlent aussi asservis aux démocraties impérialistes que leurs collègues de la S.D.N.

C'est donc à la classe ouvrière elle-même,

consciente de ses responsabilités dans le crime qui ensanglante la terre d'Espagne, qui permet les affreux bombardements et les mitraillades de populations inoffensives, de prendre des dispositions pour contraindre par un boycott effectif *de tous leurs produits*, les puissances fascistes à cesser leur intervention criminelle, en les frappant dans leurs intérêts vitaux.

C'est aux travailleurs des transports, aux marins, aux dockers comme aux cheminots d'exercer leur vigilance et d'imposer à leurs dirigeants les solutions efficaces qu'ils se refusent à appliquer.

C'est à la classe ouvrière d'exiger que cessent les pleurnicheries stériles et qu'on commence enfin une action directe effective pour que soient appliquées les seules mesures de représailles propres à faire reculer les assassins fascistes.

N. FAUCIER.

Le Mouvement Syndical

DANS LES SERVICES PUBLICS

L'Université bouge

Très significatif, l'article que le bureau de la Fédération de l'Enseignement a fait paraître dans la Tribune des Fonctionnaires du 23 octobre sous le titre : « Réalisations ».

Après les postiers, les membres de l'Enseignement expriment carrément leur façon de penser à l'endroit du Gouvernement de Front Populaire ! Qu'écrivent-ils ?

En quelques mots ils rappellent ce qui a été fait quant à la réorganisation démocratique de l'Enseignement et en fin de compte, ils se rappellent « à douter de la volonté réalisatrice du gouvernement », car le ministère des Finances refuse impitoyablement les crédits les plus indispensables.

« Nous sommes las, écrivent plus loin les universitaires, de qu'importe et de constater que l'Etat-Patron refuse à ses employés, les garanties les plus élémentaires de salaire, de loisirs et de sécurité ».

On s'est plus à lour la « dignité » des fonctionnaires pendant les grèves de juin 1936 et aussi depuis lors.

Ils ont appuyé par des manifestations de sympathie, les revendications ouvrières qu'ils reconnaissaient plus urgentes que les leurs.

Le gouvernement se gausserait-il d'eux pour une telle attitude de « sagesse » ?

« Ce n'est pas sans appréhension qu'ils (les fonctionnaires) ont renoncé aux traditions d'indépendance totale du syndicalisme à l'égard de tous les gouvernements », et plus loin, les universitaires exhalent leurs plaintes amères : « On nous paie bien mal en retour. Le droit syndical nous est toujours contesté, notre pouvoir d'achat est diminué de 30 % et l'on nous marchandise les modestes allocations d'attente que l'on nous a obligés à réclamer ».

« C'est un jeu dangereux que de contraindre aujourd'hui les fonctionnaires à se dresser pour la défense de leur juste rémunération et pour la défense de la fonction publique ».

Tout au long de cet article, on sent vivre une rancune sourde et concentrée.

On sent poindre un certain scepticisme à l'égard de l'appareil gouvernemental et parlementaire.

« Où trouvera-t-on l'argent nécessaire à une réforme démocratique de l'Enseignement ? demandent encore les universitaires ; mais ils connaissent la solution.

Le gouvernement de Front Populaire a su trouver des milliards pour renforcer l'appareil militaire et ce sont les malheureux gobe-mouches de prolétaires qui ont supporté les frais de « dignité ».

Mais ce même gouvernement ne se sent pas capable de ramasser quelques millions pour rémunérer convenablement des hommes, pour donner la nourriture spirituelle aux enfants de travailleurs ; c'est insupportable et c'est au syndicalisme qu'il appartient d'y mettre fin par des moyens coercitifs.

Lacarce.

CHEZ LES INSTITUTEURS

Une résolution de la sous-section de Clamart contre la carence des dirigeants syndicaux

Devant la hausse du coût de la vie s'indigne de l'attitude du gouvernement de Front Populaire qui ose proposer aux fonctionnaires l'automne dérisoire de 50 à 100 fr. par mois, alors qu'il trouve des milliards et des milliards pour accélérer chaque jour la course aux armements, prédis de la prochaine guerre impérialiste, et dénonce ce gouvernement comme l'agent des puissances d'argent et l'instrument du capitalisme français.

Fait remarquer d'autre part que les fonctionnaires recueillent aujourd'hui les fruits amers de la politique de collaboration de classe des « réformistes sans réformes » qu'expriment si précisément le trop fameux article : « Il ne faut pas mettre le couteau sous la gorge du Gouvernement » (1).

Déplore qu'en juin 1936 les syndicats de fonctionnaires ne se soient pas associés dans l'action au mouvement revendicatif par lequel la classe ouvrière a pu arracher quelques avantages monétaires au patronat.

S'indigne de ce que les syndicats de fonctionnaires et la C.G.T. au lieu de mener sur tous les terrains l'offensive contre l'Etat-patron, aient prélevé une partie des cotisations de leurs adhérents pour la verser à l'emprunt lancé par ce même Etat pour activer la préparation de la guerre.

Exige la cessation immédiate des concessions et des abatements poursuivis sans jamais consulter la masse des syndiqués : la fin des pourparlers secrets et des entrevues confiduelles avec les membres du gouvernement et exige la pratique d'un syndicalisme de classe qui ne paralyse aucune considération politique.

Fait remarquer l'insuffisance manifeste de la revendication des 150 fr. et réclame instamment la mise au point immédiate d'un projet de réajustement des traitements comportant un système d'indemnités mobiles variant avec le coût de la vie.

Et ne fait confiance pour la faire aboutir qu'aux travailleurs eux-mêmes, unis sur leur terrain de classe et poursuivant leur action autonome sans compromis ni capitulation.

(1) La formule trop connue est de Delmas, secrétaire du S.N. des Instituteurs.

DANS L'ASSURANCE

Après les améliorations de salaires, acquises par l'action directe en juin 1936, les employés d'assurances se sont vu bien vite privés de leur pouvoir d'achat, leur gain mensuel s'avérant trop faible pour répondre à un coût de vie sans cesse grandissant.

Vers le mois de décembre 1936, les délégués de la « Toute Puissante » C.G.T. demandèrent au patronat de l'assurance un rajustement de salaire de 15 %.

Naturellement, la demande fut remise avec empressement à l'arbitrage obligatoire, qui, après 3 mois de délibérations plus ou moins houleuses, nous accorda généreusement 10 % en gros (!).

Passons. Depuis ce temps-là, la vie, nous voulons dire le prix de la vie, a plus que doublé, et est venue atteindre à la rondelette base de 35 % (pour lui fixer un taux, point n'est besoin de choisir un arbitre !). Devant le légitime et croissant mécontentement des employés, les mêmes délégués ont fait une nouvelle demande d'augmentation, qui, pour faire face aux 35 % de hausse, a été fixée à 20 % ! ce qui est loin de compléter le trou fait dans les améliorations de juin 1936.

Depuis le 2 août 1937, date à laquelle la demande fut déposée, nous attendons la réponse. Combiné de temps cela va-t-il durer ?

La loi de l'arbitrage fixe à 21 jours le maximum de délai pour le règlement d'un conflit, or, les 21 jours sont écoulés depuis un certain moment, n'est-ce pas ? Alors ?

Nous ne marcherons pas plus longtemps !

Nous demandons à tous les syndiqués de l'Assurance, de protester par tous les moyens, contre cette partie d'amusement à laquelle se livrent nos dirigeants syndicaux, en employant l'arme la plus efficace, celle qui leur a servi au mois de juin 1936... la grève.

Un groupe de syndiqués de « La Prévoyance ».

CHEZ LES MUSICIENS

Il y a en France, dans tout le spectacle, 80.000 artistes et musiciens professionnels au chômage. Leur situation est de jour en jour plus désespérée. Abandonnés au silence qui répand sur eux la presse domestique, abandonnés par les pouvoirs publics, trahis d'autre part par les organisations du front populaire qui continuent à ne confier le soin de leurs représentations artistiques qu'aux amateurs et aux vedettes (parve-

nus du métier). Que dire de l'initiative écourante, à ce sujet, de la maison dite « de la culture » qui ne cesse de concurrencer les chômeurs du spectacle par des programmes d'amateurs ou de vedettes (arrivistes à tous prix) dont la plupart ont plus fait le déshonneur du spectacle et sa chute qu'autre chose !

Les syndicats et organismes de défense professionnelle, la plupart membres de la C.G.T., ont en leur mot à dire. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Pourquoi ne font-ils que draîner toujours leurs adhérents derrière ce mythe des patrons n'existant plus, ou des promesses sans suite des députés ou des ministres ? Pourquoi ne conseillent-ils pas à leurs adhérents de changer de méthode puisque partout les théâtres restent fermés, les salles de concerts inoccupées ?

Il vaut donc mieux selon eux attendre les temps bénis des grands travaux, c'est pourquoi je veux donner un aperçu de ce que nous pouvons en attendre.

Il existe dans un endroit impénétrable des Hautes-Alpes un pauvre homme de 62 ans, ancien trombone solo des théâtres de Lyon, auquel après une longue carrière, on ne peut même donner une retraite pour vivre. Ce malheureux est obligé, pour ne pas mourir de faim, d'accepter de faire le terrassier, à plus de 2.000 mètres d'altitude, pour l'Etat qui fait construire des routes dans les forêts, pour le salaire de 27 fr. par jour, de 8 heures du matin à 4 h. 30 du soir. Couché la nuit sur un grabat dans le grenier des garde-forêts, trop loin de tout, parmi une température mortelle.

Sont-ces les travaux publics que réserve l'Etat en mal de rechercher aux musiciens pour s'en débarrasser ? Et les syndicats avides de soutenir le budget ne sont-ils pas les complices de cette opération par leur inertie ?

N'est-il pas temps, dans le spectacle, de crier : « Alerté ! »

R. V.

DANS L'ALIMENTATION DE LILLE

Une résolution de la commission intersyndicale en faveur de Léger

Sur la proposition du camarade Moreau, l'assemblée des délégués a adopté à l'unanimité la proposition de l'ordre du jour suivant :

« L'assemblée générale des délégués de l'Alimentation, réunie le 31 octobre 1937, fait siens l'ordre du jour unanime du Conseil syndical du Syndicat des ouvriers cuisiniers de la Seine, du 28 octobre courant, concernant le camarade Léger.

Le Conseil syndical des cuisiniers de Paris, après examen des faits ayant entraîné l'arrestation du camarade Léger, membre du Conseil, a constaté avec stupéfaction que certains journaux de gauche aient pu appliquer à notre camarade le qualificatif de « Cagoulard ».

Le Conseil regrette d'autant plus cette attitude que rien, dans les faits ayant motivé l'arrestation de Léger, ne permettait une telle allusion.

La police elle-même, ayant, dans ses communiqués, fait la discrimination entre les « cagoulards » et nos camarades.

« Léger n'est arrêté que pour détention d'armes. Il s'est sans doute rendu coupable d'un délit, mais de là à insinuer que notre camarade est un terroriste, il y a un monde.

« Ceux qui connaissent son dévouement, l'activité qu'il a toujours déployée pour améliorer le sort des travailleurs, savent qu'il n'est pas, qu'il ne peut être un cagoulard. Léger ne peut être confondu avec les ennemis de la classe ouvrière.

En conséquence, le Conseil pense unanimement que Léger n'a aucunement démenti de la confiance que la corporation qui, jusqu'à plus ample information, lui conserve toute son estime.

« Décide de lui envoyer une somme de 200 fr. pour prouver la sympathie et la solidarité de la classe ouvrière envers lui. »

DANS LES BOITES & SUR LES CHANTIERS

CHEZ LOIRE ET OLIVIER

Mercredi 27 octobre, il y avait réunion générale des ouvriers et des techniciens au Gymnase municipal.

Environ 1.500 ouvriers techniciens étaient présents.

Crédit du jour : Comité consultatif.

A la suite de plusieurs notes parvenues à la Direction et provenant de M. Labarthe, chef du cabinet de M. le sous-Secrétaire d'Etat à l'Air, la Direction signifia à la délégation que le personnel ouvrier et technicien « devrait » procéder aux élections de trois candidats le vendredi 29 octobre, pour siéger à titre auditif au Comité consultatif.

Comité consultatif « collaboratif » si l'on s'en rapporte à la note qui fut affichée par la Direction.

Faisons-la parler : « Le Comité consultatif doit examiner les questions relatives à l'organisation du travail, au rendement de la production, et à la coordination des efforts... mais il est essentiel de l'activité des membres sera l'amélioration du rendement qualitatif et quantitatif, nous serions les « ouvriers conseils », les « techniciens conseils », nous voulons voir ces derniers faire de l'efficacité technique ».

Le personnel a voté contre, il n'est pas encore sûr pour ces petites opérations, son sens de classe n'est pas mort et il le prouvera chaque fois qu'il sera nécessaire, n'en déplaise à certains qui voudraient le conduire où il ne tient pas à aller.

Sincères condoléances aux propositions de la C. E.

Et avec ça, quoi encore ? ont demandé les compagnons.

Nous voulons que l'on étende le pouvoir des délégués et que l'on nous donne le contrôle sur nous-mêmes